

Ne pas faire d'histoire ?

La génération des années 20 croyait avoir œuvré pour un nouveau millénaire d'art et de musique. À peine un demi-siècle aura suffi pour enterrer avec beaucoup d'ambitions tout respect pour le pseudo-tribunal de l'Histoire. L'esprit dominant est une égale indifférence aux héritages comme aux perspectives d'avenir. Ce n'est pas que la musique soit devenue une activité secondaire. Bien au contraire, son flot inonde tout, mais c'est désormais une industrie comme une autre, et de ce fait elle tend à perdre toute charge symbolique au profit d'émotions à la fois intenses, stéréotypées, et passagères. Plus on l'entend, moins on l'écoute. Les musiques reconnues officiellement comme « actuelles », celles dont les candidats à une élection consultent les pratiquants comme des oracles moraux ou politiques, n'expriment la plupart du temps que des appétits primaires et des volontés de puissance. Le fortissimo sostenuto est la seule nuance autorisée et omniprésente ; sans les prothèses électroacoustiques, la plupart des musiciens resteraient littéralement sans voix, et seraient condamnés au dénuement.

Cependant la distinction que je suppose entre un art de l'écoute et une immersion irréfléchie dans un flux de décibels ne correspond pas du tout à ce qui semble animer toute une jeune génération de compositeurs, dont le premier souci est de récuser toute frontière entre le degré zéro du rap et la sophistication la plus extrême de l'écriture. Ce qu'il est advenu du jazz, passé d'un analphabétisme bon enfant à une virtuosité complexe en moins d'un siècle, pourrait se reproduire, à partir de pratiques aussi rudimentaires et véhémentes aujourd'hui que celles qu'il connaissait à sa naissance en Louisiane vers 1900. La break dance est en train d'opérer cette mutation qui peut en faire un art vivant et riche, très en avance sur les stéréotypes qui règnent encore dans la « variété ». Il ne manque pas de rockers passés par les conservatoires, et qui n'ont pas définitivement apostasié les cultes qu'on y pratique. Réciproquement, il ne manque pas d'autodidactes instinctifs qui se donnent les moyens d'enrichir leur talent et de le libérer des conventions commerciales. Voilà de bonnes raisons d'être optimiste sur l'avenir. Les grandes cultures se sont toujours développées à partir de prémisses très modestes. L'ère ouverte sous la Renaissance est arrivée à terme, il va sans doute falloir patienter quelques siècles pour assister au développement d'une nouvelle civilisation. Les peuples qui rejettent aujourd'hui l'Europe, tout en l'imitant, auront sans doute un rôle prédominant, si l'aventure humaine continue.

La « post-modernité », qui a marqué les années 80 comme une réaction naïve

contre le progressisme musical des précédentes « avant-gardes », me semble avoir fait place à une liberté d'invention qui désormais se soucie aussi peu de rompre avec les générations précédentes que de prophétiser pour les générations futures. A côté de certains « néo-tonaux » confits en dévotion à l'égard du passé, et obsédés par leur désir de réécrire l'histoire, toute une tendance très vivante se développe, avec des références multiples à toutes sortes de musiques et de cultures, mais sans la vulgarité du pot-pourri, et avec une science de l'écriture qui garde le meilleur des savoirs transmis.

Le constat de monotonie et de médiocrité du flot des musiques industrielles ne suffit donc pas à faire désespérer de l'avenir d'un art musical. On est en train de s'apercevoir que de bons sentiments ou une juste cause ne garantissent pas la valeur d'une musique, que l'expression de passions individuelles ou collectives n'en constitue pas toute la substance, que les clameurs de révolte conventionnelles de certaines vedettes ne sont que leur fond de commerce, et qu'il y a encore de la place pour une invention sincère. Si parfois le conservatisme du show business et celui de l'esprit qui domine dans l'enseignement peuvent être contournés, ce que disait Antonin Artaud du théâtre se vérifie aussi en musique. Artaud disait : « la foule aujourd'hui comme autrefois est avide de mystère : elle ne demande qu'à prendre conscience des lois suivant lesquelles le destin se manifeste », et il dénonçait le conformisme de l'« idolâtrie des chefs-d'œuvre » qui confond le sens profond d'une œuvre avec son expression parfois désuète. Aujourd'hui l'idolâtrie des chanteurs de variété a remplacé l'académisme des chefs-d'œuvre éternels, sans qu'on ait guère pris conscience de cette substitution. Les idées reçues ont changé, mais le conformisme reste le même ennemi de la culture. Le succès même de musiques vieilles de plusieurs siècles ne provient plus essentiellement de leur idolâtrie, que l'on n'ose plus guère exprimer, mais au contraire du sentiment de nouveauté que provoque leur réapparition dans telle ou telle « folle journée », après que toute une génération les avait condamnées sous l'inculpation impardonnable d'élitisme.

Ce dernier terme oblige à poser une question sensible : pourquoi le grand public fait-il le grand succès de musiques manifestement médiocres ? L'opposition entre populaire et savant est totalement impropre, parce qu'un des termes a disparu : il n'y a plus d'art populaire depuis qu'on enseigne plutôt l'histoire que la pratique de l'art, (dans la très faible mesure où l'enseignement artistique subsiste), et depuis que l'enregistrement a transformé les auditeurs en consommateurs. Le besoin de vivre soi-même un art demeure pourtant, et le chant choral est loin d'être mort, mais les Top 50 ne se soucient pas de cela. Les médias censurent tout ce qu'ils ne désirent pas proposer à la vente, et même les Victoires de la musique

classique, où ils condescendent à concéder un peu de « prime time » à un art méprisé, comportent une importante dose de supercherie. Là encore Artaud avait tout compris : « Le public qui prend le faux pour du vrai, a le sens du vrai et il réagit toujours devant lui quand il se manifeste...qu'on offre à la foule des rues une occasion de montrer sa dignité humaine, elle la montrera toujours. »

D'où l'importance, pour certains, de ne pas trop lui offrir cette occasion, qui pourrait compromettre tout le système. Mais c'est là qu'arrive Internet, en habit de justicier, et qu'il est en train de tout remettre à plat. Le vol y est tellement généralisé, qu'on songe à changer les lois plutôt que les faire appliquer. Les compositeurs classiques, pour leur part, sont tellement marginalisés qu'ils ne souffrent pas de ce piratage. Ils croiraient plutôt qu'il leur est permis d'espérer quelque avantage personnel dans la faillite du système de diffusion. La médiocrité de leurs gains sera plus supportable lorsqu'elle cessera d'être comparée aux fortunes que font les favoris des multinationales. La naïveté du public trouve plus normal de s'emparer d'une œuvre musicale sur Internet que d'un gigot chez son boucher. Cela peut avoir deux sortes de résultats : la raréfaction des œuvres, qui ne pourront plus être produites que par des amateurs désintéressés, et l'émergence de talents méconnus, mais condamnés à travailler pour la gloire. Les technologies de protection s'étant avérées inefficaces, et la législation inapplicable, la musique retrouvera son antique statut d'« art libéral », lorsque sa valeur en tant que bien de consommation sera devenue infime.

Mais voilà que je me suis risqué dans des perspectives historiques, moi qui suis plutôt sensible aux dimensions anthropologiques de la musique qu'aux vicissitudes de ses destinées. Il vaut mieux ne se soucier que de la vérité mythique de la musique, seule valeur permanente, et rendre vivants ses archétypes. Mais ceci, je le reconnais, est une autre histoire...

François-Bernard Mâche

10 avril 2007.

publié dans F-B.Mâche, Le sonore et l'universel, EAC 2018